



HAL
open science

La lente agonie des mines de Sainte-Marie-aux-Mines (1633-1636)

Pierre Fluck

► **To cite this version:**

Pierre Fluck. La lente agonie des mines de Sainte-Marie-aux-Mines (1633-1636). Colloque international "Les mines en Europe du Moyen-Age au XXe siècle", organisé par l'Institut Catholique de Paris et l'UMR 858, les 27-29 janvier 2000, 2000, France. hal-00442268

HAL Id: hal-00442268

<https://hal.science/hal-00442268>

Submitted on 18 Dec 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Colloque international
"Les mines en Europe du Moyen-Age au XXe siècle"
Institut Catholique de Paris et UMR 858
27-29 janvier 2000



LA LENTE AGONIE DES MINES DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES (1633-1637)

Pierre FLUCK

CRESAT - Université de Haute-Alsace

Un irrésistible déclin¹

La renommée mondiale des mines de Sainte-Marie repose sur deux bases. Tout d'abord un constat scientifique, une spécificité géologique, la prédisposition des filons de ce secteur à livrer sans aucun signe avant-coureur des blocs de minerai noble d'argent, voire d'argent pur. Ensuite un axiome : la grande richesse de ses filons. Cette deuxième proposition est à placer au rang des mythes.

Comme beaucoup d'exploitations minières qui s'adressent à un potentiel exploitable invisible donc susceptible de nourrir l'imaginaire, celles de ce val ont été à l'origine d'une véritable furie collective, d'une propension aveugle à investir dans les milieux bourgeois des villes rhénanes, basées sur la rumeur, le *geschrei* (1525 à 1535), elle-même déclenchée par un petit nombre de trouvailles fabuleuses mais accidentelles. De multiples petites sociétés pré-capitalistes basées sur la recherche du profit, stimulées par des seigneurs territoriaux réjouis par les redevances régaliennes qui leur étaient dues, assurèrent une exploitation en règle des ressources en cuivre, plomb et argent. L'ère prospère ne dura pas vingt-cinq ans : c'est cela qu'on omet généralement de préciser.

L'approfondissement des exploitations, les coûts croissants qui en découlent, l'amenuisement des veines en profondeur (une autre vérité géologique !), l'appauvrissement des ressources en combustible causé par la surexploitation forestière, amenèrent les signes d'un déclin programmé. La découverte vers 1550 d'un secteur encore vierge, le *Neuenberg*, qui révéla des minerais à forte teneur en argent, fournit un substantiel regain, mais qui n'a pu que retarder d'une quinzaine d'années au mieux le "rouleau-compresseur" du déclin.

Celui-ci s'accrut brusquement dans les années 1570 par une aggravation des facteurs précédents, jointe à la position frontalière de cette ville ouvrière qui engendra des climats sociaux malsains voire des tensions extrêmes, notamment entre alsaciens et lorrains, mais aussi entre mineurs et réfugiés calvinistes.

Les héritiers des concessionnaires euphoriques des débuts traînent à présent avec leurs titres des

¹ On trouvera un exposé historique beaucoup plus détaillé, ainsi que toutes les sources utiles, dans FLUCK P., Sainte-Marie-aux-Mines, les mines du rêve. Une monographie des mines d'argent. *Editions du Patrimoine Minier*, Soultz, 2000, 204 p.

charges bien encombrantes dont ils cherchent à se débarrasser, ou au meilleur des cas s'en désintéressent totalement. Un rapport encyclopédique de 1602² apparaît comme une tentative désespérée de recimenter les esprits autour d'une activité dont le plus étonnant est à présent sa longévité par rapport à la faiblesse de son rendement, perçu à l'aune d'une activité industrielle. Il est vrai que les filons continuaient de distiller quelques trouvailles accidentelles, qui contribuèrent à maintenir la volonté des suzerains à soutenir, puis progressivement à porter cette lourde entreprise (qualifiée de *löbliches uraltes Bergwerck*).

Au début du XVIIe siècle, les concessionnaires-fondeurs s'étant tous retirés de la scène, il ne restait que des concessionnaires exploitants de mines, qui vendaient leurs minerais aux seigneurs territoriaux – l'archiduc d'Autriche et le seigneur de Ribeaupierre ; le duc de Lorraine se détourne déjà presque totalement de cette exploitation –, seuls exploitants de fonderies encore en lice, pour l'argent monétaire principalement. Les documents conservés pour les trois premières décennies de ce siècle sont en grande partie les comptes-rendus de négociations perpétuelles entre les concessionnaires et les commissaires des suzerains, autour... des prix des minerais, calculés en fonction de l'analyse de l'essayeur-juré, aux résultats aléatoires. Des accords sont signés, souvent à contrecœur, en principe tous les trois ans, à la recherche d'un impossible équilibre, chacune des deux parties se plaignant du perpétuel déficit de sa balance comptable. Les premiers tentent d'imposer des augmentations, menaçant de se désintéresser des affaires – et donc exposent les mines au spectre de l'abandon – s'ils n'obtenaient satisfaction.

Divers aléas venaient en outre compliquer une situation déjà précaire. Par exemple une colonne de minerai d'une dimension hors du commun fut découverte vers 1600 et mise en exploitation vers 1610 dans le quartier minier dit *Vertrag*. Ce vocable désigne un accord signé par deux sociétés minières, la *Lehenschafft* et *Saint-Philippe à Bréhaoutte*, en vue d'exploiter à frais partagés une portion d'un filon. Cette colonne livra malheureusement des minerais d'une grande médiocrité, d'une pauvreté en argent supérieure à la moyenne, et de surcroît plus difficiles à fondre.

Mais avant cette découverte, la production en minerai de plomb, dans l'*Altenberg*, accuse un déficit fort préjudiciable à la métallurgie de l'argent contenu dans les *glaserz*³ du Neuenberg (il faut savoir que cette métallurgie fait appel à la technologie de la *liquation* et du *ressuage* appliquée dans des fonderies appelées *Seygerhütten*, exigeant un approvisionnement en minerai de plomb et en *glaserz*). A partir de 1613, c'est l'inverse qui se produit : la production en *glaserz* est en forte régression, alors que celle du plomb, issue principalement de ce *Vertrag*, est multipliée par 3 ou 4. Il apparaît dans ce système quelque chose qui n'est pas sans rappeler l'intégration industrielle, c'est-à-dire la recherche effrénée d'un équilibre forcément instable entre les différentes branches d'une production, ici la quantité de *glaserz* et celle des minerais de plomb qui interviennent dans son traitement métallurgique.

Pour être précis, le déficit annuel des fonderies (seigneuriales) varie de 1500 à 2000 florins. 1618 cependant marque une année charnière, qui coïncide avec le déclic des hostilités dans l'empire : le démarrage d'une période d'instabilité monétaire, d'une inflation alarmante causée par la multiplication de mauvaises monnaies. En quelques années, le prix des fournitures (fer, acier, suif...) et ceux des minerais vont tripler, les salaires des ouvriers à l'opposé restant... constants.

L'administration autrichienne remet de l'ordre dans ce désarroi, édictant en 1624 une sorte de *charte économique* fixant les prix des denrées. En conséquence, les cours des minerais – qu'imposent les suzerains aux concessionnaires – chutent brusquement de moitié pour revenir à un cours légèrement supérieur à celui d'avant 1618, excepté pour le cuivre qui se maintient à un taux élevé. Les concessionnaires se disent "*précipités à terre comme par un coup de tonnerre*" ! De plus,

2 W. PRECHTER, Rapport sur les mines du Val de Lièpvre, côté d'Alsace. Traduction P. FLUCK, *Soc. Histoire Val de Lièpvre*, IXe cahier, 1974, pp. 15-60.

³ ou cuivres gris (tétraédrites), des sulfosels de cuivre tenant 0,1 % à plusieurs % d'argent

les actionnaires "étrangers", c'est-à-dire extérieurs à la vallée, brillent par leur absence régulière aux réunions annuelles... et ne paient plus leur cote-part des frais d'exploitation, malgré les mises en demeure à leur égard de la part des administrateurs qui demandent même qu'on leur saisisse leurs participations. D'ailleurs, plus aucun concessionnaire privé n'est intéressé aux mines de l'*Altenberg*, l'un des deux secteurs encore en lice, à présent entièrement aux mains des maisons souveraines.

1633-1937 : la lente agonie. Un fonds documentaire exceptionnel

La période 1633-1637 apparaît pour ces mines comme la mieux documentée de leur histoire, si l'on considère la quantité de documents conservés par tranche de temps. Il s'agit dans le fonds de la Régence d'Ensisheim (l'administration de la Maison d'Autriche dans ses *Etats Antérieurs*) de 361 pièces d'archives pour une période qui s'étale de janvier 1633 à septembre 1637, date à laquelle l'histoire se termine. Ces documents – pour l'essentiel un va-et-vient permanent de courriers – sont de diverse nature : rapports du juge des mines ou *bergrichter* sur la situation générale, rapports techniques ou procès-verbaux de visites, rapports d'experts, doléances ou mécontentements des cadres ou des ouvriers, notification des maisons souveraines... Mais les pièces le loin les plus représentées sont les lamentations chroniques du juge des mines sur le dépérissement croissant de la situation, et, leur faisant écho, les réponses tantôt laconiques, tantôt condescendantes, tantôt péremptoires de l'administration. Un fonds aussi exceptionnel permet de décrire *l'événementiel au jour le jour*. On en trouvera une étude factuelle détaillée dans la référence citée en note⁴, qui comporte 119 renvois aux cotes des documents d'archives consultés. Notre objectif est ici d'en tenter une approche à la fois plus condensée et autant que faire se peut analytique.

Les acteurs

Plusieurs acteurs en ces temps troublés se disputent volontairement ou non le devant de la scène.

Très éloigné de ses mines, le souverain de la Maison d'Autriche se manifeste plus que discrètement. Léopold étant mort en 1632, c'est l'archiduchesse Claudia (née *princesse de Toscane*) qui perçoit les redevances, en même temps qu'elle possède elle-même des parts dans l'entreprise, notamment à l'*Altenberg*. Sa propre fonderie est située, à cette époque là, dans le val de Villé voisin, à une vingtaine de kilomètres de distance de Sainte-Marie-aux-Mines ; de mauvais chemins en assurent la desserte. L'archiduchesse est représentée dans les *Etats Antérieurs* par son gouvernement (appelé *regierung*, la "régence") installé à Ensisheim. Durant les événements, ce gouvernement d'ailleurs déménagera successivement à Belfort (fin 1632), Faucogney (janvier à mai 1633), Remiremont (mal-juin 1633), Luxeuil (juillet à décembre 1633), pour se fixer enfin à Breisach, la ville fortifiée des bords du Rhin (à partir de 1634). Les affaires minières sont instruites par les *conseillers*, qui signent au nom de l'archiduchesse toutes les ordonnances ou questionnements. Ce sont Georges Frédéric von Andlau, Martin Seckler, Jean Melchior Kletzlin von Altenbach, Léonard Cabelius, Conrad von Flachslanden et von Schauenburg.

Dans le domaine des mines du val de Lièpvre, l'archiduc partage sa souveraineté avec le sire Eberhard de Ribeaupierre (secondé par ses fils) avec lequel il entretient depuis longtemps des relations diplomatiques.

A la tête de l'administration régionale des mines se place Jean-Paul Heyd de Heydenburg, inspecteur général des mines des *Etats Antérieurs*. Résidant à Giromagny, il n'intervient guère aux

4 FLUCK P. - Mines de Sainte-Marie: les cinq ans d'agonie (1633-1637). *Société d'Histoire du Val de Lièpvre*, XXe Cahier, 1998, pp. 143-172

mines de Sainte-Marie – qu'il connaît pourtant fort bien pour y avoir exercé la charge de *bergrichter* –, et seulement sur ordre des maisons souveraines (janvier 1635).

Sur les lieux, les mines sont placées sous l'autorité du juge des mines ou *bergrichter* Paul Genault, le personnage-clé de notre histoire, dont la production épistolaire inflationnaire nous permet un suivi saisissant de réalisme du dépérissement progressif de la situation. Progressivement, l'administration trouvera en ce personnage l'infortuné bouc-émissaire tout désigné pour endosser la responsabilité du mal-être général.

Le *bergrichter* est assisté d'un greffier ou *berggerichtschreiber*, Michel Valand. Celui-ci co-signe au côté de son supérieur l'essentiel des documents adressés à l'administration, ce jusqu'au 4 mars 1634 : à ce moment se déclare une hostilité tenace entre les deux hommes qui s'accusent mutuellement de tous les maux. Cette superposition d'un conflit de personnes à la conjoncture dégénérescente vient encore compliquer le tableau.

Mais les mines situées en rive gauche de la Lièpvrette, chez les ducs de Lorraine, avaient aussi leur *bergrichter* autrichien car l'archiduc y entendait partager ses droits de suzeraineté au côté du duc. C'était à l'époque Christophe Miterhofer le Jeune – dont le titre relevait d'une fonction presque honorifique tant ces mines se trouvaient dans un état d'abandon –, réduit à coiffer le directeur technique de la fonderie autrichienne située à Urbeis dans le val de Villé, un nommé Georges Mathis. Les Ribeaupierre possèdent aussi leur propre fonderie, à Sainte-Marie, dirigée par un certain Mathieu Kleindietrich.

Du côté alsacien, les mines encore en activité ont un directeur du personnel ou *schichtmeister*, Daniel Munschi, auquel succède à sa mort (1633) Joseph von Bühl qui décèdera lui-même peu après et ne sera plus remplacé. Chaque mine importante a son administrateur ou *verweser* chargé entre autres de payer les ouvriers, et son *hutman* ou conducteur des travaux. Il reste enfin un poste-clé, celui d'essayeur-juré, occupé depuis un temps respectable par les Schüra père et fils.

La situation en 1633

Deux documents essentiels nous livrent un tableau de la situation en cette année là.

Le premier est un rapport technique – ou procès-verbal de visite – du 28 janvier, signé Genault, von Bühl et Valand. Comme la plupart des rapports techniques, celui-ci nous détaille les mines en activité en ce temps et nous en décrit les différents chantiers. On notera cependant que la quasi-totalité de la production de l'Altenberg provient de la prodigieuse colonne minéralisée du *Vertrag* (cf *supra*), équipée d'une machinerie hydraulique d'exhaure, colonne qui se divise en deux branches dans la profondeur (les "vieux fonds" et les "nouveaux fonds"). Au Neuenberg, c'est la colonne de la mine Saint-Jean, également très exploitée en profondeur, qui assure le quasi-monopole de la production.

Le second document présente les comptes d'exploitation de la fonderie autrichienne d'Urbeis, qui nous indiquent le poids et le prix des minerais achetés par l'archiduc auprès de chacune des compagnies, le poids des différents métaux qu'on en a tiré, les dépenses de fonctionnement (salaires, voiturage, fournitures...) et les recettes liées à la vente des produits (l'argent constitue 63,8% des recettes, le cuivre 6,7%, le plomb 14,2%, la litharge 15,3% vendue à des potiers pour la glaçure), et la liste des différents clients. Le déficit dépasse de 13,5% le chiffre d'affaire (près de 5000 florins sur 8 mois), une situation qui, on l'a vu, perdure depuis quelques décennies.

L'argent est alors 112 fois plus cher que le cuivre, lui-même 3 fois plus cher que le plomb.

Le désintérêt de l'envahisseur

En février 1633, les mines tombent sous la tutelle des Suédois. Depuis sa résidence colmarienne, Martin Brombach, le commissaire de la cour du roi de Suède, s'adresse au *bergrichter* Genault sur un ton très affable pour lui signifier ce nouveau statut. Il change cependant brusquement de ton au moment de convoquer Genault sans faute sous huitaine à venir présenter sa comptabilité. Celui-ci tergiverse, mais finit par se rendre à Colmar (début juin). Cependant Brombach venait tout juste d'être averti, par un courrier spécial de Ribeaupierre, du gouffre financier que représentait l'exploitation de ces mines. Dépité par cette nouvelle inattendue, il se désintéresse totalement des comptes que lui présente Genault. Maîtres territoriaux, les Suédois n'ont pas souhaité s'impliquer économiquement dans ces mines ruineuses et en ruines, qui restent donc la *régale* des archiducs et des Ribeaupierre.

L'insécurité récurrente

Cette année 1633 est dominée par la peur. A répétition, Genault demandera des sauvegardes vis-à-vis des armées, que le contemplateur peut voir sillonner la contrée comme un étrange défilé désarticulé. Au printemps de 1633, le comte de Montecuculi (de l'armée impériale) s'agite avec 2000 hommes dans le val de Villé. Le rhingrave Oton l'en chasse le 6 juin, laissant entendre qu'il allait "rendre visite" à la fonderie autrichienne d'Urbeis. La régence demande au directeur Mathis et à ses ouvriers... de se cacher, exigeant que tout soit mis en oeuvre pour en acheminer en direction de Sainte-Marie les productions. Mathis avait pris les devants : il avait enterré les plombs d'oeuvre, les litharges et le plomb. Les pierres de cuivre et le minerai, trop volumineux, sont restés sur la place. C'est le seigneur de Ribeaupierre – en odeur de sainteté il est vrai vis-à-vis de l'envahisseur, car protestant – qui sauve la situation, demandant pour cet établissement-là une sauvegarde, apportée sur le lieu même par... Brombach en personne⁵.

Mais les officiers des mines, malgré la sollicitation pressante de Brombach, refusaient de prêter allégeance aux Suédois. Miterhofer, à la veille de prêter serment, s'enfuit avec femme et enfants à Plancher-les-Mines. Menacés d'expulsion, les cadres des mines sont une nouvelle fois sauvés par Ribeaupierre, qui convainc l'envahisseur que l'entreprise se précipiterait à sa perte... si elle avait à sa tête des officiers intérimaires inexpérimentés.

Paul Genault, en mai 1635 : *"j'ai couru de grands dangers mais le Dieu tout puissant m'a protégé et je l'en remercie tous les jours"*

La misère ouvrière

A l'automne, force est de constater que le rendement par ouvrier a chuté de moitié. La cause en est très claire : la malnutrition, due à la sous-alimentation causée par l'inflation des denrées et son corollaire, la dégringolade vertigineuse du pouvoir d'achat, encore accrue par les nombreux salaires impayés. Et s'ils restent, c'est dans l'espoir de recueillir une fraction de salaire : c'est le combat d'une population d'ouvriers qui luttent pour manger, tout simplement. Du même coup, le déficit de

5 un an plus tard, c'est le jeune prince de Rothau et comte palatin du Rhin qui s'empare du val de Villé et de sa fonderie ; il se réserve les lingots de cuivre encore stockés là, et contraint le maître fondeur Mathis de prêter foi et allégeance à la comtesse sa mère. Fin 1634, la fonderie autrichienne s'est repliée dans celle de Ribeaupierre, située à Sainte-Marie-aux-Mines.

l'exploitation revêt des proportions alarmantes : 2223 florins en décembre 1633, soit 277 fois le salaire mensuel d'un maître mineur. En février 1635, la dette des deux seigneuries est "arrondie" à 10 000 florins. Une certitude s'est imposée, implacable : les seigneurs territoriaux – qui ont autre chose à faire de leur argent – ne financeront plus rien, ils n'ont d'ailleurs pas versé un sou depuis l'avant-dernier bilan de 1632, malgré le martèlement perpétuel de Genault à leur adresse, qui trouve refuge dans un refus obstiné d'admettre la réalité.

29 décembre 1634 : les ouvriers venus chercher leur paye le samedi d'avant, repartis les mains vides, menacent de quitter leur poste. Comble de malchance, la livraison des minerais prévue à l'Altenberg n'a pu avoir lieu car... les tas ont gelé en masse. Les maigres fonds de tiroirs encore disponibles servent à payer en priorité les fournitures (suif, fer et bois) et surtout le maître d'engin auquel incombe la responsabilité énorme de tenir à sec les profondeurs qui hébergent les meilleurs chantiers.

Les carnets de paye nous procurent l'identité de chaque salarié. Fin 1634, il en reste 148 dont 84 à l'Altenberg, plus les quatre *verweser* et le personnel des deux fonderies.

Le combat désespéré du dernier *Bergrichter*

C'est *trois années durant* à intervalles réguliers (tous les quinze jours) que Genault réitère sa supplique désespérée, égrenant ses litanies chroniques. L'argumentation est pourtant d'une clarté presque scientifique, comme nous le verrons. Mais au premier plan de tout ce décor, c'est la mine que nous voyons, en tant que personne morale, c'est-à-dire l'industrie minière toute entière, « *das löbliche uralte bergwerck* », conduite, plutôt portée par son porte-parole, le juge des mines et héros malheureux du devant de la scène. Celle-ci va s'arc-bouter dès à présent avec l'énergie du désespoir pour ne pas mourir. Mais le plus étonnant sans doute, c'est l'extrême lenteur de l'agonie, qui en décuple l'intensité dramatique.

L'ingénierie des remèdes selon Paul Genault

Et puisque l'aide attendue n'arrivera jamais, il faut faire l'impossible pour s'en sortir par soi-même. La régence d'Ensisheim encourage d'ailleurs le *bergrichter* en ce sens, sur un ton volontiers goguenard : "...et vous vous efforcerez de rechercher tous les moyens possibles pour pouvoir préserver les mines de l'abandon en ces temps si difficiles" (4 mars 1634), ou bien "tu ne manqueras pas de faire l'impossible encore plus loin" (9 mai 1635). Cette situation stimule l'imagination, et l'on assiste alors une véritable floraison d'idées, à quelque chose qu'on pourrait considérer presque comme une ingénierie des remèdes possibles pour sauver le navire du naufrage.

Genault songe d'abord à céder les mines en fermage à des particuliers qui exploiteraient à leur perte et profit (mais qui donc ?), puis à vendre – pour payer les salaires – les 40 quintaux de cuivre restés à la fonderie d'Urbeis, malheureusement pas d'une très belle qualité. Un marchand de Besançon les lui prendra quelques mois plus tard, à un taux ridiculement bas c'est-à-dire pratiquement au prix du minerai correspondant. Assailli journalièrement par des ouvriers miséreux, Genault emprunte alors 1600 florins auprès d'un "bon ami", au taux d'intérêt de 6%. Avec cette somme, il achète à un marchand des stocks de blé, d'orge et de froment qui seront partagés entre les ouvriers en guise de salaires.

Une bouffée d'oxygène, la seule : un marchand de Plancher achète le 11 septembre 1634 du cuivre pour un montant de 1655 florins, du métal destiné au village de Chesne près de Remiremont.

On s'adresse ensuite (novembre 1634) pour une avance de 3 à 4000 florins – en proposant d'hypothéquer les mines, la fonderie et jusqu'à la totalité des biens immobiliers et mobiliers de la confrérie – auprès du meilleur client pour l'argent, le très riche Pierre Mercier de la Monnaie de Metz : celui-ci vient chercher les lingots qui lui étaient encore dûs... et se veut rassurant, lançant qu'il verrait bien ce qu'il pourra faire lorsqu'on se dirigera enfin vers la paix tant espérée... Pas davantage de succès auprès de la veuve du maître de la monnaie de Nancy. Encore moins auprès de Daniel Gerin, d'Epinal (février 1635), qui... s'excuse poliment.

Mais l'infortuné Genault avait en plus à se défendre contre les agressions réitérées que lui décochait sans relâche son secrétaire général Valand, à dater du jour où Genault, ne pouvant plus assurer tous les salaires, privilégia les ouvriers qu'il pensait plus nécessaires.

L'expertise du mal. Le sage Eberhardt de Ribeaupierre, observant l'extension de la gangrène que venait envenimer ce conflit de personnes, demande à la régence d'envoyer dans le val un médiateur, dont la mission sera préparée par un cahier des charges en règle. L'expert n'est autre que l'inspecteur général Heyd de Heydenburg, qui après s'être fait longuement prier finit par se rendre sur place le 20 janvier 1635, se livre à divers interrogatoires, recueille les doléances, console les ouvriers en leur annonçant des solutions pour bientôt... et produit un rapport de onze pages qui vient répondre méthodiquement, point par point, au cahier des charges de la *herrschaft*. Le bergichter n'est pas épargné par l'expert, qui propose par ailleurs tout un collectif de mesures totalement irréalistes, édictées ensuite par la *régence* : on navigue en pleine utopie !

Et puis Genault, bien égratigné par les conseillers de la Régence qui assoient encore plus lourdement sur lui la responsabilité de tous les maux, se rebiffe, se justifie point par point, constate que c'était... il y a trois semaines que Heyd a rassuré les ouvriers – qui ne voient toujours rien venir – et... reprend son chemin de croix fait de lamentations perpétuelles. Le marché s'est totalement effrité : *"il y a encore aux fonderies 7 ou 8 petits fûts de litharge, mais même si je les vendais moitié prix, je ne trouverais pas d'acquéreur"*. Les ouvriers s'appêtant à quitter leur poste, Genault arrache aux *wasserknechte* des puits profonds du *Vertrag* la promesse qu'ils continuent d'assurer le remontage des eaux.

Et lorsque le spectre de l'abandon vient à se préciser, Genault demande l'autorisation de faire démonter au moins les cors de pompes en cuivre, pour récupérer le métal. Et de conclure : *"l'abandon des mines est pour moi très douloureux, et je suis très affligé qu'il dût survenir du temps de mon mandat. J'espère que Votre Grâce ne m'en rendra pas responsable, car je n'y suis pour rien, la cause étant à rechercher entièrement dans les moyens ou les aides qui ne nous arrivent pas..."* Plus tard il s'auto-congratule : il a fait *tout ce qu'il pouvait faire jusqu'à l'extrême limite du possible*, il a lui-même entretenu l'entreprise une année durant avec des moyens de fortune... tout cela dans un esprit de total dévouement à ses nobles seigneurs. Il demande sa démission : refusée.

Les mines, comme un organisme vivant

Genault produit successivement, le 16 décembre 1634 et le 30 avril 1635, deux rapports techniques étonnants de clarté. Les mines de l'*Altenberg* y sont présentées comme un gigantesque organisme ("*corpus*"), qui ne pourrait survivre si l'un de ses organes venait à défaillir. Il ne reste qu'un complexe en activité, la *Lehenschaft*, c'est-à-dire l'ancien *Erbstollen*, la galerie la plus basse à l'*Altenberg*, qui conduit aux colonnes de puits du *Vertrag* situées à environ 1,5 km de distance de son porche. L'*Erbstollen* et le *Vertrag* vivent en symbiose : si le premier venait à s'effondrer par manque d'entretien de son boisage, *"l'eau n'aurait plus son cours ; alors les eaux reflueraient à l'arrière dans le Vertrag qui rapidement pourrait s'en retrouver noyé"*. Les eaux, ce sont d'une part

les eaux pompées, d'autre part l'eau motrice qui vient d'en haut actionner la roue. Un système vulnérable à l'extrême.

Et au-delà, c'est même l'ensemble des deux secteurs de l'*Altenberg* et du *Neuenberg* que nous pouvons assimiler à un organisme : il faut préserver à tout prix l'extraction du plomb, produit en masse dans les profondeurs du *Vertrag*, car ce métal est une nécessité vitale pour la métallurgie de l'argent du *Neuenberg* (par la technologie de la liquation, cf *supra*). L'*Altenberg* entraînerait irrésistiblement le *Neuenberg* dans sa chute.

Les rapports indiquent clairement que les veines sont loin d'être épuisées ; par exemple, la mine Empereur Henri a été abandonnée alors qu'on venait d'extraire une quantité d'argent natif et rouge dans un puits profond de 7 toises. Le ton n'est pas à la rêverie, Genault expose du concret, des chiffres, il décrit avec réalisme des systèmes techniques et des gisements. Dans un sursaut d'énergie, il rédige avec détermination avec l'espoir de séduire encore... exigeant à la clé 6838 florins.

Le dernier rapport précise que si l'exhaure dans le *Vertrag* n'était stoppée ne fût-ce qu'un mois, il faudrait plus de six mois pour en épuiser les eaux.

Les utopies de la *Regierung*, la sagesse des Ribeaupierre

La Régence trouve refuge dans l'utopie. Un exemple : elle interpelle un bourgeois de Fribourg-en-Brisgau, auquel elle conseille de faire fructifier ses mille thaler auprès des mines, au lieu de les déposer inutilement... à Bâle. Plus concret : le 30 avril 1635, elle demande que soit arrêtée la *Lehenschafft*, exige de placer davantage d'ouvriers au *Vertrag* et que soit fortifiée l'exploitation du *Neuenberg*... si on en trouve les moyens. Elle prétend analyser la situation (12 septembre 1635) : la cause de la récession est bien sûr à rechercher dans les mauvaises ventes des produits !

On a vu le sire de Ribeaupierre intervenir à diverses reprises avec diplomatie pour éviter d'autres complications. Pour le reste, il s'avoue totalement dépassé par cette conjoncture infernale. Le 23 février 1635, Georges Frédéric regrette à l'extrême le pénible statut de cette vieille exploitation, aimerait bien venir en aide et assure que son père pense de même, mais c'est pour préciser qu'il n'en aucunement les moyens...

Durant la terreur de l'été 1635 (v. plus loin), Eberhardt de Ribeaupierre se lamente à l'extrême : "*j'ai grand'peine à voir ces mines si anciennes s'arrêter de mon vivant*". Son fils Georges Frédéric : "*nous devons assister avec beaucoup de douleur à l'abandon de ces mines, alors que nous aurions ô combien voulu coopérer jusqu'à l'extrême de nos moyens*".

La montée des eaux

En mai 1635, les ouvriers partent les uns après les autres, chercher leur survivance ailleurs. Mais le coup de théâtre surgit le samedi qui précède le 7 mai, lorsque le maître d'engin du *Vertrag*, Hans Hinderholtzer, s'enfuit en Lorraine via le col de Sainte-Marie. Appel de détresse : qu'on dépêche de toute urgence de Giromagny un autre maître d'engin (un appel réitéré deux semaines plus tard, sans doute n'a-t-il même pas été entendu). Le 19 juin, Genault propose d'embaucher un certain Blänkel à défaut de maître d'engin, un homme sans doute capable et débrouillard.

Mais Blänkel arrive trop tard. Le puits le plus profond du *Vertrag* est déjà noyé, 6 semaines après le départ d'Hinderholtzer.

Le 9 juillet, l'eau est dans le deuxième puits.

Le 5 août, elle a monté de trois puits, et commence à se déverser dans la colonne de puits parallèle,

les « nouveaux fonds ». En même temps vient se profiler une autre menace : l'*Erbstollen* privé de charpentier risque de s'effondrer à tout moment, ce qui va occasionner un reflux très rapide et inonder plus vite encore les puits du *Vertrag*.

Le 6 septembre, l'eau en est toujours à trois puits ; les cors de pompes s'y trouvent ennoyés à présent, car on a omis de les enlever (on espérait toujours dénoyer le fond).

Début novembre, l'eau continue toujours de remplir très lentement – à cause du volume immense que représentent les chambres d'exploitation de cette colonne minéralisée – les "*nouveaux fonds*", dans lesquels elle avoisine le niveau du troisième puits.

Le 22 janvier 1636, elle s'apprête à s'élever dans le quatrième puits. Cependant la remontée s'accélère à présent car l'eau de l'*Erbstollen* y reflue : un éboulement vient en effet de s'y produire.

Le 26 juillet 1636, les machineries restées en place sont noyées.

Le 27 février 1637, le *Vertrag* est inondé sur la hauteur de 7 puits (sur les dix que comporte la colonne), l'*Erbstollen* effondré *en de nombreux endroits*.

C'était donc cela, la "brusque montée des eaux" dont faisaient état les auteurs classiques... 27 mois d'un très lent naufrage...

La terreur

Le 9 juillet 1635 est une date charnière : le démarrage de la terreur. En ce temps là, les soldats du général Jean de Werth (pour le compte du duc de Lorraine) prennent leurs quartiers, logeant "chez l'habitant". C'est à dire qu'ils molestent les gens, leurs prennent ce qui leur reste d'argent, de biens et de nourriture, les expulsent et mettent le feu à la maison en partant. Les familles de mineurs cherchent refuge dans les bois, affamées, d'autres s'enfuient ou s'engagent dans l'armée (pour... avoir à manger).

Les derniers minerais abattus sont restés dans la mine. Le charbon pourrit dans les charbonnières. Les soldats détellent les chevaux des voituriers. Genault s'enfuit – car il pressent que la maison de justice sera pillée –, redoutant d'ailleurs de tomber par ce fait en disgrâce, mais il reparait bientôt. Le 6 septembre, révolté, il se saborde, écrivant pour la première fois "*il apparaît clairement que vous ne pouvez rien faire contre la ruine de l'exploitation*"... "*ils vont venir chez nous, nous pilleront, prendront des prisonniers. Je demande à être démis de mes fonctions pour être préservé d'un si grand malheur*".

Début septembre, ce sont les Français du baron de Suze qui prennent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage dans les villages alentours.

Les égarements de la *Regierung*. Dernières convulsions.

La demande de démission du *bergrichter* est refusée, celui-ci boira le calice jusqu'à la lie : "*si tu t'absentes, tu le paieras de toute ta responsabilité*". Le même jour d'ailleurs, les conseillers von Schauenburg, Kletzlin et von Andlau, désemparés, adressent un appel au secours à l'archiduchesse, dont la réponse laconique leur parviendra... 4 mois plus tard : "*nous ne doutons pas que vous faites le maximum...*"

En pleine terreur, la Régence taira bien son impuissance, mais non sans se raidir dans une comptabilité d'apothicaire qui la conduit à ergoter des mois durant sur des brouilles dans la tenue des documents comptables.

Elle a d'ailleurs un dernier sursaut de lucidité (?), le 17 septembre : puisqu'on ne peut pas écouler les produits de la fonderie – cuivre, plomb et litharge – même en les bradant, on les donnera aux derniers ouvriers... en guise de salaires. Genault s'exécute et donne d'abord au *verwesser* Clossmann de quoi payer en cuivre, plomb et litharge les arriérés des salaires, pour une valeur de 711 florins. Les ouvriers ainsi gratifiés sont immédiatement partis, seuls restent en poste ceux qui sont encore dans l'attente de leur paye. Foudres de la *regierung* : ce n'était pas les arriérés qu'il fallait payer, *"tu n'as voulu en faire qu'à ta tête. Nous ne doutons pas que tu t'actives à présent à réparer cette faute, en rappelant les ouvriers dispersés. La récession de ces mines n'est due au reste qu'à toi seul."*

Genault se cabre dans sa réponse à ce délire : *"si Votre Grâce croit qu'avec 8 quintaux de cuivre on peut entretenir les ouvriers, Votre Grâce est dans l'illusion. Les ouvriers n'acceptent de cuivre que pour leurs arriérés..."*

D'ailleurs ce vieux Clossmann est un sinistre individu : *"s'il pouvait délivrer de la mort un ouvrier avec un sou ou un morceau de pain, il ne le ferait pas..."*. Les ouvriers du *Vertrag* sont d'autant plus haineux contre lui qu'il se montre peu zélé à la tâche, c'est à peine s'il descend sous terre ! Il reste alors 59 ouvriers en poste à l'*Altenberg*.

Le 15 novembre 1635 est la date précise de l'abandon des mines. Au plus profond, on a laissé de très belles veines, comme au *Neuenberg* des minerais mêlés d'argent rouge, et... 76 cuveaux de *glaserz* fraîchement abattu, qu'on ne peut fondre car le *Vertrag* ne produit plus. Ils meurent de faim, les ouvriers, leurs femmes et leurs enfants.

La cause de la montée des eaux dans les puits, pour la *regierung* ? La sécheresse de l'été, bien entendu (il n'y a plus assez de courant pour faire tourner la roue). Cela va bien s'arranger avec le retour des pluies (12 septembre 1635)! Fins techniciens, les conseillers réajustent ensuite la cause (15 novembre 1635) : c'est à présent la pluie. Ce qui peut paraître une bouffonnerie n'est pas sans signification, car l'on sait très bien que les conditions climatiques n'ont rien à voir avec la remontée des eaux, due uniquement à l'arrêt de la machine hydraulique début mai. Voilà démontrée sur un exemple technique infaillible la mauvaise foi des conseillers.

Mais il reste encore des métaux à la fonderie, nouvellement fondus. Dans la nuit du 11 au 12 décembre, les soldats (pourtant impériaux) du colonel Bore bousculent les ouvriers et s'emparent de 80 quintaux de cuivre. Vindictes de la *regierung* qui tient Genault pour responsable : *"on t'avait expressément exhorté à ne pas accumuler les productions, mais à les écouler en guise de salaires... Comme tu as voulu accumuler tes lingots paisiblement, tu es entièrement fautif dans ce préjudice..."*

Genault conclut le 22 décembre : *"je voudrais être remplacé par quelqu'un d'autre qui accepte aussi comme moi d'avancer 3000 florins pour ses deux herrschafft... ainsi avec ma femme et mes enfants, je trouverai enfin la paix et serai libéré des chimères que Votre Grâce me demande."*

Et l'âpre va-et-vient épistolaire entre la régence et le *bergrichter* continue son chemin. Bien qu'abandonnées, les mines sont encore entretenues par quelques mineurs dans le but de les maintenir accessibles. Puis c'est le trou, après un dernier écrit de la *regierung* en date du 9 février, exigeant une énième fois de Genault des comptes détaillés. Genault ne réapparaît que le 26 juillet 1636, à Luxeuil où il avait de bonnes raisons de s'exiler : les Français du cardinal de La Valette ont pillé Sainte-Marie par quatre fois, ils ont cassé tout ce qu'ils ont trouvé dans la maison de la justice qui n'est plus qu'une ruine, ont emporté les métaux précieux et les livres de comptes. A la fonderie, ils ont coupé les soufflets et dispersé les produits. Et le *bergrichter* d'ajouter : *« j'ai été conduit dans*

une misère telle que je ne vois pas comment je pourrais m'en remettre... nos mineurs sont tous morts de pauvreté, de maladie et de misère... »

Quelques survivants sur un champ de ruines

Puis les échanges s'espacent et s'étiolent. En février 1637 nous retrouvons sur la scène les deux *verweser* des mines Saint-Jean et Roi Salomon, Jacques Strauer et Martin Maré, en compagnie d'une trentaine de mineurs qui *"dans la misère meurent de faim avec leurs femmes et enfants"*. Strauer et Maré sollicitent l'autorisation de rechercher leur subsistance dans les chantiers non noyés de mines abandonnées, demandant... un soutien financier (!), refusé par la *regierung* car les mines sont à présent sous la tutelle française. Strauer produit même un lingot d'argent, puis un autre, dans l'illégalité sans souscrire aux formalités d'usage. A son tour Paul Genault demande – puisqu'il est ainsi permis à n'importe qui de faire n'importe quoi – à chercher pitance dans les vieilles haldes du Vieux-Saint-Guillaume. Le 30 août, déphasé : *"je prie Votre Grâce de ne pas me laisser tomber... et je prie le Dieu tout puissant de garder durablement Votre Grâce en bonne santé, et qu'elle puisse continuer de régner en paix... "*

Dernière analyse le 3 septembre, du concret. Une partie des mineurs sont morts de faim, l'«autre de misère, *"...mais le malheur en a laissé en vie quelques-uns"*. Puis l'Histoire se fait muette. Ce 3 septembre, le *verderben*⁶ est achevé pour le *löbliches uraltes bergwerck*.

Conclusions

C'était la triste histoire d'un interminable dépérissement. Et pourtant lorsqu'on compare les conditions de survivance dans ces fonds de vallées vosgiennes aux affres qu'ont vécu la plupart des régions de plaine, les premières apparaissent encore privilégiées en regard de l'extrême misère qui fut le lot des secondes. Ceci explique sans doute le sursis dont bénéficièrent les mines de métaux précieux plusieurs années après le déclenchement des hostilités. Car ce n'est pas l'arrivée des Suédois qui a porté préjudice à cette industrie : avertis très vite de son indigence légendaire, ils ne s'y sont tout simplement pas impliqués, et on les comprend.

La chute est due à l'extrême famine en moyens de fonctionnement, depuis qu'à dater de septembre 1632 les suzerains concernés, engagés sur d'autres fronts, ne payent plus leur part des frais d'exploitation – c'est-à-dire la ressource quasi-unique pour ces mines, hors la vente des produits –. On ne dispose donc plus de quoi assurer la paye des ouvriers. Ceux-ci, empêchés de s'alimenter, voient leurs forces vives les abandonner de mois en mois. Affaiblis, ils s'exposent d'autant plus facilement aux épidémies.

On a vu aussi que cette chute a été freinée par la croisade désespérée du dernier *bergrichter*, qui a par son apostolat considérablement retardé l'échéance finale.

On a vu enfin le rôle et l'attitude des deux seigneuries – les *herrschaft* – dans cette conjoncture douloureuse. Fin diplomates mais forts de leur religion protestante, les sires de Ribeaupierre sont intervenus à diverses reprises, lorsqu'il le fallait, pour sauvegarder ces mines finissantes de complications délicates. Quant à la *regierung* de la Maison d'Autriche, elle s'est engluée dans des positions totalement à l'écart des réalités, excellent au reste dans la malhonnêteté. Elle s'est installée peu à peu dans une situation de confort : décharger le mal sur le compte d'un bouc-émissaire afin de se donner bonne conscience.

⁶ le dépérissement

L'estocade est venue des passages de troupes, qui se sont multipliés à dater de juillet 1635.

Sur un plan technique, on a pu assister au grippage d'un système rendu extrêmement vulnérable par le schéma organisationnel de ses composantes, tant au plan d'une exploitation individuelle – le système Lehenschafft / Vertrag – qu'à celui de l'ensemble des mines, rassemblées en deux secteurs productifs symbiotiques pour des raisons inhérentes aux techniques de la métallurgie. On a pu saisir enfin toute la dimension du problème prégnant de l'exhaure, et on a vu comment le combat contre l'eau a été perdu à dater du départ pour l'exil du maître d'engin. Et on a relevé sans doute avec surprise que les veines alors en exploitation n'étaient en rien épuisées.